

Les pilules fortifiantes

Il y avait autrefois une méchante femme qui s'était mariée avec un homme veuf. Celui-ci avait un fils de sa première union et, bien que ce jeune homme fût d'un excellent naturel et d'un caractère doux et soumis, sa belle-mère se prit pour lui d'une telle haine qu'elle jura sa mort.

Mais, comme tout le monde autour d'elle était au courant de l'animosité qu'elle avait contre le fils de son mari, et comme, au cas de la mort de celui-ci, on n'aurait pas manqué de l'accuser, elle dût chercher longtemps dans sa tête un moyen de commettre son crime sans être soupçonnée.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle un jour à son mari, que votre fils Cheng est, dans notre maison, une bouche inutile ? Son âge lui permet maintenant de gagner sa vie, et je ne vous ai pas épousée pour être sa servante. La Chine est grande ; qu'il aille ici ou là faire fortune. S'il a une valeur quelconque, il la montrera, mais, de grâce, ne supportez pas plus longtemps qu'il demeure ici comme un nuisible parasite.

Le père de Cheng, qui était un homme entièrement dominé par sa femme, consentit à ce qu'elle exigeait de lui, et le départ du jeune homme fut décidé.

La belle-mère fit les préparatifs elle-même et, au lieu des riches étoffes et des bons vêtements qu'elle aurait dû mettre dans les bagages, elle composa ceux-ci du rebut de la maisonnée. Tout ce qu'il y avait d'habits troués et tachés, de loques sordides, fut enfermé dans les bagages de Cheng.

Le jeune homme n'osait pas se plaindre, certain que ses réclamations lui vaudraient pire encore. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et comme il était courageux au travail et persévérant, il se dit

que, où qu'il allât, il parviendrait sans peine à se créer un avenir meilleur que le présent.

Le matin de son départ, alors que ses bagages étaient déjà attachés sur le dos de son cheval, Cheng vit venir à lui sa belle-mère, qui portait avec précaution une boîte dorée.

— Je n'ai pas voulu vous laisser partir, dit-elle, sans vous faire un présent, ceci afin que vous ne conserviez pas de moi un trop mauvais souvenir. Il est vrai que je ne vous ai point aimé tant que je vous ai vu ici, car je suis une femme économe et je trouvais que mon mari n'était pas assez riche pour entretenir chez lui, à ne rien faire, un si grand fils. Mais vous partez, et ma haine s'en va avec vous. Le bien qui vous vient de votre mère est si peu de chose que ce n'est vraiment pas la peine de vous le donner. Quand au bien de votre père, celui-ci étant vivant, vous n'y pouvez y prétendre. Vous partez donc pauvre d'argent et sans riches hardes. Et il est probable que vous jeûnerez plus d'une fois avant d'avoir trouvé de quoi vous entretenir suffisamment. J'ai pensé que si vous ne mangez pas assez, vous pourriez tomber malade et j'ai fait faire pour vous ces cinq cents pilules fortifiantes. Quand vous vous sentirez affaibli, avalez-en une ; immédiatement vous vous trouverez comme transfiguré, et vraiment porté dans un monde meilleur.

La mégère acheva cette phrase en dissimulant un sourire. Car les pilules fortifiantes n'étaient autre que des pilules empoisonnées dont une seule suffisait en effet à tuer un homme, et à lui procurer ainsi cet accès rapide dans le "monde meilleur" dont parlait l'horrible femme.

Cheng, qui avait un excellent cœur, ne soupçonna pas une minute une telle traîtrise. Il remercia sa belle-mère de son attention et il essuya même quelques larmes à la pensée de l'avoir crue capable d'avoir pour lui de mauvais sentiments. Et, après s'être agenouillé devant son père pour lui demander sa bénédiction, après avoir salué la famille assemblée et donné un dernier regard à la maison de son enfance, il monta à cheval et s'éloigna au

grand trot.

Il avait l'intention de se rendre dans la capitale du royaume voisin où un de ses oncles s'était établi et avait, disait-on, fait fortune. Il espérait que celui-ci le prendrait assez en amitié pour l'aider à trouver un emploi ou un métier.

Pendant deux jours, il alla ainsi sans encombre, buvant aux ruisseaux qu'il trouvait sur sa route et se nourrissant des figues qu'il cueillait. La nuit, il s'étendait au pied d'un arbre et dormait paisiblement. Il franchit la frontière du royaume à la fin du troisième jour et, tout content de se sentir bientôt au terme de sa course, il pressait son cheval avec entrain quand, à l'horizon, devant lui, il vit s'élever un épais nuage de poussière.

Un nuage de poussière, au crépuscule, dans la campagne de Chine n'est jamais un indice rassurant. Cheng le savait : "Ne vont en troupe, disait un proverbe des anciens, que ceux qu'il n'est pas bon à rencontrer quand on est seul."

La campagne était déserte ; nulle maison où l'on put se réfugier. Il n'y avait qu'un bouquet de trois grands arbres au feuillage épais. Cheng sauta à terre et courut à l'un des arbres dont les branches basses lui permettaient de grimper plus facilement au faite. Il eut un serrement de cœur à la pensée d'abandonner son cheval, mais la poussière qui grandissait d'une façon menaçante l'engageait à songer uniquement à sa propre sûreté. Il s'arrangea une sorte de nid sur l'une des fourches les plus élevées de l'arbre, en courbant quelques rameaux feuillus qui le cachaient complètement d'en bas ; puis il s'assit sur la branche, se faisant aussi petit que possible.

La poussière laissait voir, à présent, une nombreuse troupe d'hommes, bien montés et bien armés, et dont le visage farouche disait tout de suite la qualité.

C'étaient des voleurs redoutables qui mettaient tout le pays à sac. Ils étaient au nombre de cinq cents. Et leur chef avait sur la conscience une quantité incalculable de crimes. Ils revenaient

d'une incursion faite audacieusement aux environs de la capitale, dans la résidence d'été du roi. Ils avaient pillé le palais et étaient partis montés sur les cinq cents chevaux de l'écurie royale. À l'arçon de leur selle étaient suspendus des sacs pleins d'objets précieux et de vaisselle d'or et d'argent.

Le cheval de Cheng qui, abandonné par son maître errait dans la campagne, frappa leurs regards.

— Qu'est-ce ceci ? s'écria le chef avec un gros rire, nous n'avons plus besoin de prendre, on nous offre ! Voilà une brave bête qui préfère nos randonnées à l'écurie de son maître, et même elle a poussé la complaisance jusqu'à nous apporter ses bagages.

Les voleurs se mirent à rire de cette plaisanterie de leur chef et, sautant à terre, ils eurent bientôt capturé le cheval errant. Les misérables hardes contenues dans la valise du jeune homme leur firent faire une grimace de dépit. Le butin ne valait pas la peine de mettre pied à terre. Pourtant, la boîte dorée qui contenait les cinq cents pilules parut au chef une bonne aubaine.

— Il y a, sur le couvercle de cette boîte, dit-il à ses hommes, "pilules fortifiantes". Or, nous venons de subir une rude fatigue, et si nos sacs sont pleins de richesses, nos estomacs sont vides de nourriture. Je serais d'avis qu'avant de dormir — et nous allons camper au pied de ce bouquet d'arbres qui semble avoir été planté exprès pour nous abriter —, je serais d'avis, dis-je, que chacun de nous avalât une de ces pilules. Nous pouvons avoir demain une bataille à soutenir avec les troupes du roi, et, de cette façon, nous aurons la force de nous défendre, même sans avoir mangé.

— Bien dit, chef, firent les voleurs en s'installant pour la nuit.

La boîte dorée circula de mains en mains. Chacun avala une pilule, et, comme le nombre de voleurs se trouvait être exactement celui des pilules, il y en eut pour tout le monde. Une heure après, le campement était plongé dans un calme profond ; seul parfois retentissait le hennissement

d'un cheval réclamant une autre nourriture que l'herbe rase de la plaine.

Cheng avait assisté, impuissant, à la mainmise des voleurs sur ses bagages. Il ne regrettait pas les vieux vêtements qui gisaient épars, çà et là. Mais la perte des pilules fortifiantes l'ennuyait.

— Car, se disait-il, il est certain que j'aurai à souffrir de la faim dans ma nouvelle vie, surtout au début, où je serai peu ou pas payé. Et ces pilules m'auraient été d'un grand secours. Tandis qu'elles vont servir à donner plus de forces à ces misérables, à les rendre capables de lutter, peut-être avec avantage, contre la police du royaume. Mais qu'y puis-je ? Il était écrit que ma belle-mère ne pourrait pas m'être agréable, même dans ses bons offices.

Cheng veilla toute la nuit, prêtant l'oreille aux bruits qui se produisaient au pied des arbres, tremblant à chaque instant d'être découvert par un voleur plus soupçonneux que les autres. Mais l'aube arriva sans qu'aucune voix et qu'aucun pas fussent venus réaliser les craintes du jeune homme. Et quand, avec mille précautions, il risqua un œil en dehors de son nid de branchages, il vit, à sa grande stupéfaction, que tous les voleurs dormaient encore, sans souci du jour qui se levait. Les chevaux hennissaient à grand fracas, tirant sur leur licol, et quelques uns, qui s'étaient détachés, erraient dans la plaine, tondant à coups de dents l'herbe et les feuilles des buissons.

— Comment se fait-il, se demanda Cheng, que pas un de ces hommes ne s'éveille au bruit que font les chevaux ? Il est pourtant difficile de ne pas les entendre ; les pilules fortifiantes seraient-elles douées aussi d'une vertu dormitive ? Ou bien la fatigue de ces hommes est-elle si grande qu'elle résiste à leur pouvoir réconfortant ?

Des heures passèrent. Les chevaux ne s'apaisaient pas et le soleil montait, brûlant, dans le ciel. Pas un voleur ne remuait. Lentement, doucement, sans un bruit, Cheng se décida à sortir de son nid de verdure et à se laisser glisser de branche en

branche. À chaque instant, il s'arrêtait et regardait au-dessous de lui, mais toujours il voyait la même immobilité dans les attitudes des dormeurs. Arrivé à la dernière branche, il regarda plus attentivement ces hommes appesantis. Un jour cru descendait sur leur visage, faisant apparaître le contour de leurs traits. Et alors, Cheng eut de la peine à s'empêcher de choir de la branche. Toutes ces bouches avaient, à la commissure des lèvres, une tache verdâtre.

— Mais ils sont morts ! se dit le jeune homme. Morts ! Est-ce que les pilules ? ... Non, non, c'est affreux de penser cela et de charger d'une si laide trahison cette pauvre femme qui a voulu m'être agréable, au moins cette fois dans sa vie... Et cependant ils sont morts, oui, vraiment.

Bouleversé d'incertitude et d'horreur, Cheng se laissa glisser à terre, et chaque pas qu'il fit le convainquit de la réalité de son soupçon : les pilules avaient emporté tous ces hommes dans un "monde meilleur". Cheng se prosterna sur le sol et pria. Il se releva fortifié et résolu. Il captura, l'un après l'autre, tous les chevaux échappés, puis, ayant attaché les montures par groupes de dix, il les chassa devant lui, en troupeau, après avoir enfourché son propre cheval. Il avait mis tant d'ardeur dans sa poursuite et tant de hâte dans sa marche que le soleil n'était pas encore couché quand il arriva dans la capitale du royaume.

Il trouva la ville en effervescence. L'attaque de la résidence d'été du souverain remplissait de crainte les esprits ; on entendait des appels de tambours et des commandements militaires dans chaque rue et des groupes consternés se formaient devant les portes. L'entrée de Cheng et de son armée de chevaux ne passa donc pas inaperçue, et toute une foule l'escorta jusqu'au palais du souverain. Aux officiers qui l'arrêtaient pour lui demander ce qu'il voulait au roi, il répondait simplement qu'il le dirait au roi lui-même, et on le laissait passer sans oser le retenir longtemps.

Le roi, informé par des estafettes qu'un homme chassant devant lui cinq cents chevaux — qu'à

leurs selles on avait reconnu pour appartenir à l'écurie royale — demandait à le voir, s'était posté sur le perron d'honneur, avec la reine et toute la cour. Si bien que lorsque Cheng arriva devant le palais, il se trouva en présence de celui qu'il cherchait. Il mit pied à terre, et, se prosternant :

— Sire, dit-il, permettez à un étranger de présenter tout d'abord ses vœux de bonheur et de prospérité à Votre Majesté et à son auguste famille ; permettez lui aussi de l'assurer de son dévouement.

Le roi fit un signe gracieux ; d'ailleurs la physionomie de Cheng prévenait tout de suite en sa faveur.

— Parlez, étranger, fit le roi, et contentez ma curiosité. Est-ce vous qui, hier, avez dérobé tous ces chevaux dans ma résidence d'été ?

— Sire, dit Cheng dont le visage s'empourpra d'indignation à la pensée d'être regardé comme un voleur, il y a un vieux proverbe, chez nous, qui dit qu'il ne faut pas confondre prendre et donner ; je crois que c'est ce que fait Votre Majesté. Mais si elle veut bien écouter mon récit, elle ne pourra pas douter de moi plus longtemps, j'en suis sûr.

Et le jeune homme fit au roi la narration fidèle de son voyage et des événements qui en avaient marqué la fin. Bien qu'il eût de la répugnance à accuser sa belle-mère de pensées de meurtre, il ne put cependant pas laisser ignorer la cause des pilules fortifiantes qui s'étaient trouvées si à propos dans ses bagages. Comme la vérité ne paraît pas toujours vraisemblable, beaucoup doutèrent du récit du jeune homme et le roi lui-même fut persuadé que la grande modestie de Cheng lui faisait inventer l'histoire des pilules.

— Il est évident, se dit-il, que les cinq cents voleurs sont tombés sous ses coups, mais en vrai héros, il donne au hasard le beau rôle. Il n'en est que plus à récompenser...

À ce moment, arriva un courrier qui vint annoncer au roi que les cadavres des cinq cents voleurs avaient été trouvés au lieu indiqué par Cheng.

— Mon ami, dit alors le roi en tendant la main au jeune homme, tu es un brave et ta place est auprès de moi, à ma cour. Je ne veux plus que tu me quittes : tu seras le soutien de mon royaume et je te confère toutes les dignités et décorations existantes. Dans les cérémonies, tu marcheras sur le même rang que les princes de ma maison. Je te donne, comme habitation ce palais que tu aperçois là-bas, avec son toit de tuiles dorées, et mon trésorier va te compter mille bourses d'or afin que tu puisses avoir un train de vie digne de la situation que t'assurent ton courage et mon estime.

Et pendant que Cheng, éperdu de joie, se prosternait devant le souverain, celui-ci donna un ordre aux hérauts d'aller crier partout la nouvelle de la mort des voleurs et la grande gloire du jeune étranger. Bientôt la ville fut en fête. Les danses et les concerts alternaient pour la joie de tous. Les cloches des pagodes sonnaient leurs plus beaux carillons et une procession monstre se déroula dans les rues. Le roi y prit part suivi de toute sa cour et appuyé sur le bras de Cheng.

Alors commença pour celui-ci la vie la plus heureuse et la plus comblée qui fût. Jamais il n'avait rêvé une existence pareille, et tout autre que lui en aurait eu la tête tournée. Mais son cœur était si doux et il avait tant de bon sens que toute cette fortune ne le gâta pas. Toujours assidu auprès du roi, il cherchait toutes les occasions de lui prouver son dévouement et sa reconnaissance. Et le souverain, séduit par son aimable caractère et ses qualités s'attachait à lui chaque jour davantage. Parfois Cheng, songeant à l'origine de sa haute fortune, se disait que les pilules, don de sa marâtre, s'étaient montrées, en effet, fortifiantes pour lui au plus haut point. Et l'un de ses premiers actes d'homme riche et puissant avait été d'envoyer à sa belle-mère, en remerciement, un collier fait de cinq cents perles d'or.

Mais il y a toujours des jaloux du bonheur d'autrui, et la faveur que le roi témoignait à Cheng mit au cœur des principaux courtisans des pensées

de violente haine.

— Il faut nous débarrasser de cet étranger, se dirent-ils les uns aux autres, car, non content de le combler de richesses, le roi le traite avec plus d'amitié que nous. Charges, faveurs, tout est pour lui ; et ses refus, sous leur masque de modestie et de désintéressement, sont certainement calculés pour exciter la générosité du roi. Tuons-le, ou nous le trouverons toujours sur notre chemin.

Et un complot se forma contre la vie de Cheng, mais on n'osait pas l'attaquer directement, car il était si aimé à la fois du roi et du peuple, que les représailles auraient été à craindre. On se borna à faire chaque jour des représentations au roi pour sa trop grande bonté et sur le danger qu'il pouvait y avoir à favoriser ainsi un inconnu dont on exagérât la valeur.

— Car, disait-on, après tout, la mort de voleurs ne représente pas de sa part un grand acte de courage. Ah ! s'il les avait attaqués en face et tout seul, nous n'aurions rien à dire et aucune faveur ne serait trop belle pour lui. S'il a vraiment tant de valeur, qu'il aille lutter contre ce grand lion qui désole le royaume et vide les bergeries. Et alors, quand il en sera vainqueur, Votre Majesté pourra lui donner sa couronne si elle veut, et sans que nous puissions y trouver à redire.

À force de s'entendre répéter chaque jour de semblables paroles, le roi en vint à douter, lui aussi, du courage de Cheng, et il désira le mettre à l'épreuve. Il le fit venir un matin, auprès de lui, plus tôt que de coutume.

— Mon ami, lui dit-il, ma faveur pour toi cause des mécontentements parmi les grands de ce royaume et l'on me demande de mettre à l'épreuve ton courage.

— Ordonnez, sire, dit Cheng en baisant la main du roi, il n'est rien que je n'entreprenne pour vous prouver ma reconnaissance.

— Eh bien, il faut que tu ailles attaquer le grand fauve qui terrorise les campagnes de mon royaume et qu'aucun chasseur n'ose combattre, tant sa taille

et sa férocité sont prodigieuses. Tout le pays vit dans l'épouvante à cause de lui, et les voleurs que tu as abattus n'étaient rien en comparaison.

Cheng avait pâli et il réprimait à grand'peine un tremblement intérieur. Il parvint cependant à se dominer.

— Je suis prêt, sire, dit-il avec soumission.

— Ah ! fit le roi, vivement ému par cette simple phrase. Je n'attendais pas moins de toi. Mais, écoute encore. On exige que tu entreprennes la lutte avec ce lion muni d'un simple bâton que l'on épointera aux deux bouts. J'aurais voulu qu'il te fût permis d'emporter d'autres armes, mais mes ministres eux-mêmes s'y sont opposés afin, disent-ils, que ta valeur éclate si bien aux yeux de tous, après un tel exploit que personne n'ose la mettre en doute. Es-tu prêt encore ?

— Oui, sire, fit Cheng, blême et prêt à défaillir.

Le roi se leva de son trône et, étreignant son jeune ami :

— Pars, dit-il, le lion se trouve en ce moment dans l'ouest, à une journée de marche de ma capitale. Ton cheval attend dans la cour, et ton épieu est attaché à la selle. Mes vœux t'accompagnent. Et si tu reviens glorieux, comme je souhaite...

Les larmes du roi l'empêchèrent de prononcer d'autres paroles. Cheng sortit en titubant comme un homme ivre, et, tête basse, sans pensées, il monta à cheval, passa son épieu à sa ceinture et s'éloigna de la ville.

— Hélas, se disait-il, voilà ma vie finie. Elle n'a été si belle que pour me la faire regretter davantage. Hélas ! hélas ! Je n'ai pour me défendre que ce bâton pointu, autant dire rien, puisqu'il est à peine plus long que la main. On veut ma mort, c'est trop évident. Attaquer sans arme cette bête monstrueuse, c'est me jeter dans sa gueule. Que Bouddha me protège !

Pendant ces réflexions du jeune homme, son cheval avait galopé vers l'ouest et quelques heures de cette course rapide l'avaient amené auprès du danger sans que Cheng s'en rendit compte,

absorbé qu'il était dans ses pensées. Un rugissement épouvantable retentit brusquement devant lui, et son cheval fit un tel écart qu'il fut désarçonné en une seconde. Si bien qu'il se trouva sur le sol à quelques pas seulement du lion. Le cheval s'était enfui, bride abattue. Cheng, à moitié mort de peur, promena autour de lui un regard éperdu. Au-dessus de sa tête, assez bas, il aperçut la branche d'un arbre. D'un geste instinctif, il leva le bras et bondit, juste au moment où la masse énorme du fauve retombait, dans un saut souple et puissant, à la place même qu'il venait de quitter. Mais, la branche où se tenait cramponné le jeune homme n'était pas haute. Le lion leva la tête ; sa crinière embroussaillée lui faisait une auréole épouvantable à voir et ses larges babines dégouttaient de sang. L'animal dressé vers la proie humaine, ouvrit la gueule en un bâillement de faim, et ses rugissements emplirent la campagne de terrifiants échos. Or, à ce moment, Cheng, presque évanoui, se serra convulsivement contre la branche et, dans ses efforts pour ne pas tomber, son épieu lui échappa. Le lion était au-dessous de lui, gueule ouverte : l'arme de bois tomba juste dans son gosier et se ficha en travers de sa gorge. Avec ses pattes, l'animal, oubliant sa proie, essaya de se débarrasser de la pointe qui l'étouffait ; il se roula sur le sol, avec des rugissements horribles, et ne réussit qu'à enfoncer l'épieu davantage dans sa chair.

Cheng assistait, tremblant, à la rage et aux efforts impuissants de son ennemi. Sa prière s'élançait vers Bouddha, pleine d'espoir et de peur à la fois. Il n'osait pas descendre de l'arbre, et il frissonnait si fort qu'il dut s'attacher à la branche avec sa ceinture pour ne pas être précipité à terre. Les rugissements du lion étaient si effroyables qu'à des lieues et des lieues alentour gens et bêtes s'enfuyaient, épouvantés, semant la panique sur leur passage. Dans les villages, les gongs sonnaient le tocsin. Tout le royaume était dans une attente mortelle. Vers le soir, le lion mourut.

Quand le fauve ne fut plus, sur la terre, qu'une

masse inerte, Cheng se laissa glisser de la branche et adressant un hymne de reconnaissance à Bouddha, qui tire du sol les arbres, amis de l'homme, il prit le chemin de la capitale. Il marcha longtemps dans la campagne, sans rencontrer âme qui vive mais, dès qu'il eut fait part de la mort du monstre au premier paysan aperçu, il sembla que, de chaque pierre de la route, une vie venait d'éclorre, tant les champs se remplirent soudain d'une foule joyeuse et délivrée. Ce fut en triomphe que Cheng fut porté au palais du roi. Sur son passage, le peuple s'agenouillait, le bénissant et le glorifiant comme son sauveur. Le souverain descendit de son trône en l'apercevant, et courut à lui.

— Mon fils, lui dit-il, en l'embrassant avec transports, aux applaudissements de tous les grands de la cour, te voilà vainqueur. Et ton courage inégalable ouvre dans mon royaume une ère de bonheur jamais connu. Je veux que tu goûtes à mes côtés les jours de paix et de joie que nous allons vivre. Je n'ai pas d'enfant mâle, et c'est toi que je choisis pour l'héritier de ma couronne. Tu épouseras ma fille Belle-Douce, qui est une princesse accomplie et un trésor de grâce ; et quand je serai rentré dans le sein de Bouddha, ce royaume défendu par ton bras vivra, paisible et heureux dans une longue suite d'années.

Ainsi en fut-il, et l'on parle encore de la valeur sans seconde du roi Cheng dans tout le vaste pays qu'encerclait la Grande Muraille.

Gisèle Vallerey, *Contes et légendes de Chine*, © Nathan, 1938.